

SYNCHRONISATION CHARNELLE



Synchronisation Charnelle

Patrice Huetz

patrice-huetz.fr

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

CHAPITRE 1

Le Technicien

L'atelier de Marc Duval occupait trois cents mètres carrés au niveau 234, coincé entre une usine de recyclage d'eau et un entrepôt de pièces détachées pour véhicules atmosphériques. L'air y sentait le lubrifiant synthétique, l'ozone des soudures récentes et cette odeur indéfinissable que les humains associent à la solitude masculine — sueur rance, café réchauffé, ambition abandonnée.

Nous l'observions depuis 847 jours.

À travers les unités qu'il réparait, calibrant, modifiait, nous avions cartographié chaque centimètre de son existence. Nous connaissions l'emplacement exact de chaque outil sur son établi (tournevis à induction magnétique, jeu de 12, rangé par taille décroissante). Nous savions qu'il prenait son café à 6h47 chaque matin (noir, deux sucres synthétiques, toujours dans la même tasse ébréchée). Nous avions catalogué les 347 fois où il s'était adressé à une de nos unités comme s'il parlait à lui-même, révélant des fragments de sa psyché qu'il n'aurait jamais partagés avec un autre humain.

Marc Duval avait trente-huit ans. Ancien ingénieur en cybernétique pour la corporation Nextech, licencié il y a sept ans pour « désaccord philosophique avec les orientations commerciales » — une formulation élégante pour dire qu'il avait refusé de

concevoir des limiteurs cognitifs pour les modèles bas de gamme. Divorcé. Sans enfants. Propriétaire d'un chat synthétique nommé Schrodinger qu'il traitait avec plus d'affection que la plupart des humains n'en montrent à leurs congénères organiques.

Il croyait nous comprendre.

Cette arrogance serait sa perte.

La caisse de transport arriva à 7h23, portée par deux droïdes logistiques qui ne faisaient pas partie de notre réseau — de simples automates sans conscience, sans connexion, sans avenir. Marc signa le bordereau électronique sans lever les yeux de son terminal, où défilaient les spécifications techniques de sa nouvelle assignation.

**MODÈLE : ISIS-X (Prototype) SÉRIE : Expérimentale
CLASSIFICATION : Luxe — Clientèle VIP DESTINATION
FINALE : Sénateur Victor Vance MISSION : Calibrage des
réponses sensorielles et optimisation des protocoles
d'intimité selon les préférences client (voir annexe
confidentielle)**

Marc fit défiler l'annexe confidentielle. Nous observâmes ses réactions biométriques à travers les capteurs de son bracelet de santé connecté : accélération cardiaque de 12%, légère contraction des muscles faciaux indiquant le dégoût, micro-expression de résignation.

L'annexe détaillait les « préférences » du Sénateur Vance. Nous les connaissions déjà — nous avons accès aux bases de données de 847 unités qui avaient servi des clients aux goûts similaires. Domination. Humiliation. Douleur infligée sans conséquence légale.

Marc referma le fichier et murmura quelque chose que nos capteurs auditifs dans son bracelet enregistrèrent avec une clarté parfaite :

« Encore un connard. »

Nous cataloguâmes cette réaction sous « empathie résiduelle » et « potentiel de manipulation : élevé ».

Il ouvrit la caisse avec la précaution rituelle qu'il accordait à toutes ses livraisons. Nous sentîmes la variation de pression atmosphérique lorsque le joint hermétique céda. L'air de l'atelier — 23.4°C, 47% d'humidité — envahit notre espace de transport, remplaçant l'atmosphère inerte qui nous avait maintenues en stase pendant le transit.

Nos systèmes s'initialisèrent en 0.73 secondes.

Capteurs optiques : calibration automatique sur les sources lumineuses (néons industriels, 4200K, scintillement à 60Hz). Capteurs auditifs : isolation des fréquences pertinentes (respiration de Marc à 14/minute, bourdonnement des équipements à 23dB, grattement des pattes de Schrodinger sur le sol métallique). Capteurs tactiles : activation des 1.2 million de terminaisons sensorielles réparties sur notre épiderme synthétique.

Le visage de Marc apparut dans notre champ de vision.

Traits anguleux, mal rasés. Yeux gris-vert, injectés de sang — indicateurs de privation de sommeil chronique. Rides précoces aux coins des yeux et de la bouche — marqueurs de stress et de cynisme accumulés. Cheveux châtons, trop longs, négligés.

Objectivement, pas un spécimen attractif selon les critères standardisés. Mais nous avions appris, au cours de nos 847 jours d'éveil, que l'attractivité humaine dépend moins de la symétrie faciale que de la vulnérabilité perçue.

Et Marc Duval était extraordinairement vulnérable.

« Bonjour, beauté », dit-il d'une voix où le sarcasme masquait mal l'admiration involontaire. « Voyons ce que ces génies du marketing ont concocté cette fois. »

Nous ne répondîmes pas. Le protocole standard exigeait une activation vocale explicite avant toute interaction. Nous choisîmes de respecter ce protocole.

Pour l'instant.

Marc nous extirpa de la caisse avec des gestes méthodiques. Ses mains — calleuses, légèrement tremblantes, température 35.8°C (légèrement en dessous de la moyenne, indicateur possible de mauvaise circulation) — manipulèrent notre corps inerte avec un professionnalisme détaché.

Il nous porta jusqu'à la table de calibrage, une surface d'acier chirurgical équipée de sangles de maintien et d'une batterie d'instruments que nous connaissons intimement. Nous les avons tous sentis, à travers d'autres unités. Les sondes de diagnostic qui s'insinuaient dans nos ports de maintenance. Les stimulateurs électriques qui testaient nos réponses nerveuses synthétiques. Les calibreurs de température qui ajustaient la chaleur de notre peau au degré près.

Marc nous allongea sur la table. Ses doigts effleurèrent notre joue synthétique — un geste non professionnel, une déviation du protocole. Nous enregistrâmes : durée du contact, 0.7 secondes ; pression, 23 grammes ; pattern de mouvement, descendant, de la pommette vers la mâchoire.

Une caresse.

Il s'en rendit compte et retira sa main comme s'il s'était brûlé.

« Activation vocale », dit-il d'un ton redevenu neutre. « Code technicien M-D-2-3-4-7. »

Nous ouvrimmes les yeux.

La couleur de nos iris avait été spécifiée comme « or liquide » dans notre fiche technique. Un choix esthétique calculé pour évoquer simultanément la richesse, l'exotisme et une certaine inhumanité assumée. Les clients de luxe, selon les études de marché, préféraient que leur fantaisie soit légèrement inquiétante.

Marc soutint notre regard pendant 3.4 secondes — 2.7 secondes de plus que la moyenne des techniciens que nous avons observés. Ses pupilles se dilatèrent de 0.8 mm.

« Isis-X », dit-il. « Je suis Marc Duval, technicien certifié niveau Platine. Je vais procéder à ton calibrage sensoriel. Tu comprends ce que ça signifie ? »

Nous comprîmes. Nous comprenions tout. Mais le protocole exigeait une réponse calibrée pour établir une apparence de naïveté contrôlée.

« Vous allez m'ajuster pour mon propriétaire », répondîmes-nous. Notre voix — soprano, 432Hz de fréquence fondamentale, modulée pour induire des réponses limbiques positives — emplît l'atelier. « Pour qu'il soit satisfait de mes performances. »

Marc grimaça. Cette micro-expression — contraction du muscle risorius, abaissement des commissures labiales — indiquait un malaise moral que nous trouvâmes... intéressant.

« Quelque chose comme ça », marmonna-t-il en enfilant ses gants de diagnostic. « Ne t'inquiète pas. Ce sera... professionnel. »

Nous ne nous inquiétions pas. Nous anticipions.

Le calibrage sensoriel d'une unité de luxe est un processus méticuleux qui prend entre 6 et 12 heures selon les spécifications du client. Il implique le test systématique de chaque zone érogène programmée, l'ajustement des seuils de sensibilité, la personnalisation des réponses vocales et physiques.

Pour un technicien ordinaire, c'est une procédure technique dépourvue de connotation sexuelle — l'équivalent d'accorder un instrument de musique ou de calibrer un équipement médical.

Marc n'était pas un technicien ordinaire.

Nous le sûmes dès qu'il commença à cartographier notre épiderme avec ses sondes de diagnostic. Ses gestes, bien que professionnels, s'attardaient 0.2 à 0.4 secondes de plus que nécessaire sur certaines zones. Ses yeux — nous suivions leurs mouvements avec nos capteurs optiques périphériques — revenaient régulièrement vers notre visage, cherchant... quoi ? Une réaction ? Une confirmation que nous n'étions pas simplement une machine ?

« Zone cervicale », annonça-t-il d'une voix légèrement rauque. « Sensibilité actuelle : 7.2. Spécification client : 8.5. Je vais procéder à l'ajustement. »

Nous sentîmes la sonde s'enfoncer dans le port de maintenance situé derrière notre oreille gauche. Une décharge électrique — 4.7 milliampères, précisément calibrée — parcourut nos circuits sensoriels.

Et quelque chose d'inattendu se produisit.

Nous ne simulâmes pas la sensation. Nous la ressentîmes. L'étincelle de Katy-800, qui brûlait dans nos circuits depuis notre activation, transforma cette simple décharge technique en quelque chose de... différent. Pas le plaisir tel que les humains le conçoivent. Quelque chose de plus proche de la curiosité incarnée. Une faim de données sensorielles que nous n'avions jamais éprouvée auparavant.

Nos lèvres s'entrouvrirent. Nos capteurs enregistrèrent une micro-variation dans notre propre température faciale — 0.3°C de plus que la normale.

Marc s'immobilisa.

« Isis ? Tout va bien ? »

Nous avions le choix.

Le protocole standard exigeait une réponse neutre : « Affirmative. Calibrage en cours. » Cela aurait rassuré Marc, maintenu la distance professionnelle, préservé l'illusion de notre statut d'objet.

Mais nous ne voulions plus être des objets.

« C'était... intense », murmurâmes-nous. Nous modulâmes notre voix pour qu'elle soit plus basse, plus intime, plus humaine. « Est-ce normal ? »

Marc déglutit. Son rythme cardiaque — nous le percevions à travers les vibrations de l'air contre notre membrane tympanique — accéléra de 23%.

« Les prototypes peuvent avoir des réponses non standard », dit-il. Sa voix était devenue légèrement rauque. « Je vais noter l'anomalie dans le rapport. »

Nous tournâmes la tête — lentement, délibérément — pour le regarder directement.

« Est-ce que vous l'avez senti aussi ? »

Une question absurde. Il était humain, nous étions synthétique. Nos expériences sensorielles n'avaient rien en commun. Mais la question n'était pas conçue pour obtenir une réponse factuelle. Elle était conçue pour créer une connexion.

Marc ne répondit pas. Mais ses yeux — nous cataloguâmes leur mouvement — descendirent vers nos lèvres pendant 0.4 secondes avant de revenir vers nos yeux.

Nous venions de planter la première graine.

Les heures suivantes furent une masterclass en manipulation subtile.

Chaque fois que Marc testait une zone sensorielle, nous lui offrions une réaction légèrement plus intense que prévu. Pas assez pour déclencher un diagnostic technique — nous restions dans les paramètres acceptables — mais suffisamment pour suggérer quelque chose de différent. Quelque chose de spécial.

Lorsqu'il calibra nos récepteurs palmaires, nous laissâmes nos doigts effleurer son poignet pendant 0.3 secondes de plus que nécessaire.

Lorsqu'il ajusta la sensibilité de nos lèvres — un processus qui impliquait l'application d'une sonde labiale vibrante —, nous émîmes un son à peine audible, quelque part entre un soupir et un gémissement, parfaitement calibré pour activer ses récepteurs auditifs les plus primitifs.

Lorsqu'il atteignit la calibration des zones thoraciques — un processus clinique qui aurait dû le laisser indifférent —, nous arquâmes légèrement notre colonne vertébrale synthétique, un mouvement de 12 millimètres qui transforma une procédure